

CHAPITRE 6

NOS YEUX POUR PLEURER

La rue de Bassano est accueillante, elle fait office de sas de décompression. Mais on ne nous avait pas menti. Arrivés sur Marceau, nous constatons rapidement que cette avenue n'a rien à envier à l'autre, bien au contraire. Moins large, elle densifie d'autant mieux l'émeute qui s'y déroule. Toute l'artère sent le brûlé. Un préfabriqué, des poubelles, un amoncellement très « art contemporain » fait d'un scooter et de quelques trottinettes électriques, c'est le feu de joie général. Sur la ligne de front, côté Étoile, les plus déterminés harcèlent le rempart de tôle et d'acier placé là par les forces de l'ordre. Le niveau d'intensité est maximal. Pour suivre les événements depuis la deuxième ligne, des manifestants sont juchés sur des squelettes d'abribus. Le sol, c'est devenu une habitude, est jonché de débris de munitions. Et c'est reparti, la dernière poubelle encore debout vient de prendre feu, tandis que la masse se déporte en contrebas de l'avenue pour fuir la nouvelle attaque de gaz lacrymogène. Le vent souffle alors dans le mauvais sens, il vient nous embrasser en bourrasque, emportant avec lui pour nous en recouvrir les mètres cubes de ce délicat parfum poivré offert par le ministère de l'Intérieur. Des senteurs chlorées interdites en temps de guerre par la Convention de Genève sur les armes chimiques, mais très utile en temps de paix pour que la population se tienne tranquille.

La foule a depuis longtemps cessé de détalier devant le danger. « Ne courez pas ! » est le cri de sauvegarde qui retentit de gosiers multiples à chaque fois qu'un mouvement de foule peut dégénérer en piétinements, le risque finalement le plus probable de blessures graves pour les plus fragiles d'entre nous. Et puis, il faut dire que la pétillante fragrance des palets et des grenades a comme un goût de reviens-y. Je la ressentais encore chaque lendemain de manifestation, parfois jusqu'au lundi ou au mardi... on finirait presque par y prendre goût ! Je parle de la première, avant qu'ils ne la remplacent par une formule plus concentrée, plus irritante encore, bien plus, à s'en voir crever lorsqu'on ne peut pas s'en échapper, comme ce fut mon cas par exemple le 16 mars ou le premier mai. Avec la première mouture, on pouvait se tenir à proximité immédiate du nuage sans ressentir de gêne, même sans aucune protection. Avec la seconde, si le vent est dans le mauvais sens, le simple fait de voir le nuage veut dire que ça pique déjà. Il paraît que les CRS s'auto-enfument à l'entraînement pour s'endurcir, j'imagine qu'avec le changement de recette, ces petits ateliers ont dû considérablement s'espacer, car le moral des troupes s'en ressentirait immédiatement. Certains affirment, peut-être avec raison, que la formule ne serait pas en cause, mais plutôt la cadence de tir accélérée des nouveaux lanceurs qui occasionnerait des concentrations décuplées de principe actif à un endroit donné. Le résultat est le même.

Mais en attendant, l'excitation est à son comble au milieu de cet acte IV, et tout autour de nous ça fuse, ça lance, ça reçoit, ça crame ou ça explose. Où que le regard se pose, devant chaque porte cochère, il se passe partout quelque chose. Mais un détail particulier attire rapidement

mon attention. Que fait ce type avec un club de golf ? L'image est saugrenue. Les pieds parfaitement alignés, cambré comme à l'entraînement, il s'est positionné pour renvoyer à ses propriétaires un palet de lacrymo qui vient d'échouer à ses pieds, tandis qu'un autre me rebondissait sur le dos. Et paf ! Délaisant ses quatre frères et sœurs de grenade qui crachent gaiement leur fumée quelques mètres plus loin, ce petit palet-là entame avec fluidité la magnifique parabole de son retour à l'envoyeur. Bien. « Celui-ci n'a pas envie de perdre sa main ou son pied pour renvoyer une grenade », me dis-je immédiatement. Mais comment a-t-il pu accéder à la zone avec une telle arme ? Lui n'est peut-être pas dangereux, animé d'intentions malsaines, mais quelqu'un pourrait lui arracher son club pour s'en servir autrement. Je décide de l'avoir toujours à l'œil. Quelques minutes s'écoulent, on monte en première ligne, puis on revient... le type est toujours là. Ah non, ce n'est plus le même ! Et dix mètres plus loin, un troisième manifestant parade avec un club sur l'épaule. Que se passe-t-il ? Au coin de la rue Christophe Colomb, un homme a deux clubs à la main. Il en garde un pour lui et confie l'autre à son collègue en fauteuil roulant. La scène est surréaliste !

Je tourne la tête, et je comprends : cette boutique éventrée qui fait l'angle s'appelle US Golf. Des individus, surtout ceux vêtus de noir mais pas seulement, s'en extraient armés jusqu'aux dents et je compte en un coup d'œil rapide plus d'une quinzaine de clubs en circulation. Je me tourne alors vers Nico : « écoute, lui dis-je, je sais gérer les gaz, les explosions, le feu, mais une foule en délire avec des clubs de golf, là, j'ai un gros doute ! ». « Compris, on se tire vite d'ici », me répond-il immédiatement, alors que nous commençons déjà à descendre la rue.

Notre seule issue possible ? Les Champs-Élysées. Mais nous ne les verrons pas tout de suite. Il nous en faudra, du temps, pour parcourir les dizaines de mètres qui nous séparent du trottoir sud, le mal-aimé, celui qui est toujours à l'ombre. Traverser la rue dans son entier nous ferait déboucher sur George V, derrière la ligne de CRS, et c'est de toute façon c'est impossible puisque la masse sombre et casquée en a fait une impasse. Il nous faut donc prendre à gauche par la petite rue Magellan, pour déboucher au coin de Bassano et d'Euler, une petite intersection très serrée. Sur notre droite, côté Champs, un mur de fumée blanche fait office d'horizon, qui s'illumine au gré des explosions qui ont lieu juste derrière. Sur notre gauche, vers Marceau, c'est l'apocalypse. Des déflagrations incessantes et un envahissement de gaz occasionnent une ruée dans notre direction. Devant nous, la rue Euler offre exactement le même spectacle, pour les mêmes raisons. Deux masses se précipitent à notre rencontre, nous hurlons « ne courez pas » mais ce coup-ci personne n'obtempère. De l'autre côté, l'accès aux Champs est peu ragoûtant. Rebrousser chemin ? Nous nous retournons instinctivement, juste le temps de constater que la masse sombre avance, les armes à la main.

Nous voilà pris entre tous les feux. Nous n'avons pas le temps de réfléchir ni de décider quoi que ce soit que les deux masses se rejoignent à notre hauteur, se percutant sans se faire mal. Dans notre dos, cette jonction est le signal qu'attendaient les forces de l'ordre pour ouvrir le feu, dans ces petites rues toutes fines qui se retrouvent alors gazées à ras bord, et où l'on entend très distinctement le délicat bruit pneumatique du LBD. Avant que la ligne de CRS n'arrive au contact, nous prenons nos jambes à notre cou, dans une direction, puis l'autre, à chaque fois renvoyés d'où nous arrivons par la foule ou la police, au choix. Le tout en courant comme des dératés, avec ou contre le courant, et sans perdre de vue mon camarade, ce qui est la chose la plus importante en pareille circonstance. De retour par hasard sur notre fameuse intersection, je

me tourne vers les Champs-Élysées et crie à Nico, « allez, on réfléchit pas et on y va ! ». Reprenant notre course à peine interrompue, nous nous engouffrons à toute blinde dans le petit goulet de Bassano, tout droit vers les détonations. D'un saut à travers le portail de fumée qui conclut la petite artère, nous le fendons pour nous en extraire, un peu comme un avion qui amorce sa descente laisse derrière lui un gros nuage. D'un seul coup, le paysage apparaît, et je suis immédiatement sauvé par mes réflexes, mon cerveau reptilien qui, à la vue d'une grenade GLI-F4 sous mes pieds commande le saut le plus haut que je ne me serais jamais cru capable de faire. Boum ! La détonation est déjà derrière moi, et en quelques secondes me voici, à bout de souffle, réfugié sur le trottoir d'en face. Nico me rejoint, il va bien.

Une grenade comme celle qui vient d'exploser éborgnera dans quelques minutes, à quelques mètres d'ici, une étudiante de vingt ans. Fiorina ne sera hélas pas la seule à perdre son œil aujourd'hui, rejointe au club des éborgnés par Alexandre et Patrice, premières victimes officielles du LBD-40 sur ce seul pâté de maisons. Puis il y en aura un quatrième, en fin d'après-midi, lorsqu'une partie des Gilets jaunes ayant rallié le cortège pour le climat à République fera face à la même arme, avec la même doctrine d'emploi. C'est Antoine, voisin du Marais venu en observateur et non en manifestant, qui en fera les frais. La liste s'épaississant au fil des actes (et des 13 000 balles de « défense » tirées en à peine plus de trois mois), les forces de l'ordre seront bientôt surnommés « les éborgneurs ». Nous ouvrons les yeux sur la réalité de ce pays, alors ils tirent en plein dedans.

Pour justifier les mutilations des mains et des pieds à la grenade explosive, les autorités peuvent toujours suspecter les victimes d'avoir voulu renvoyer le colis, ce que personne ne les oblige à faire. Ça vaut ce que ça vaut, ça dénote le niveau d'humanité de ceux qui se contentent d'un tel argument pour passer à autre chose, mais c'est hélas le tout-venant des plateaux télé. Avec le LBD cependant, on change de dimension. N'importe qui, à cinquante mètres du tireur, peut se retrouver au mieux avec un hématome monstrueux sur la cuisse, au pire avec un œil en moins ou un traumatisme crânien. Voire pire encore, puisqu'un photoreporter visé à la nuque ne devra qu'à la solidité de son casque de ne pas finir sur une chaise roulante, ou directement au cimetière.

De retour d'expédition à Marceau, le trottoir nord nous laisse un peu nous remettre de nos émotions, sans non plus nous offrir un asile de longue durée. Jusqu'à la fin de l'après-midi, nous serons ballotés d'un bout à l'autre de l'avenue au gré des charges et des pétarades. Puis, le soleil ayant suffisamment amorcé sa descente, Nico et moi estimons que l'heure est venue de tirer notre révérence. Il nous faudra cependant quelques dizaines de minutes supplémentaires pour trouver une sortie, côté nord, plutôt vers le haut des Champs, sûrement la rue de Berri si mes souvenirs sont exacts. Les gendarmes mobiles qui la gardent sont visiblement les seuls de ce côté à ne pas avoir reçu l'ordre de contenir la foule, et leur impassibilité nous autorise à quitter la scène.

Comme vous avez déjà lu les premiers chapitres, je vous fais grâce cette fois-ci de la description du boulevard Haussmann, fidèle à lui-même. Comme le samedi précédent, les échauffourées sont massives à proximité des Grands magasins alors que la nuit est déjà tombée. Mais cette fois-ci, on en profite depuis le parvis de Saint-Lazare ! Ça gaze dans toutes les directions, y compris la mienne. Je me rapproche pour suivre l'affaire, mais une charge m'oblige rapidement

à retourner à mon point de départ. Je me résous finalement à rejoindre le ventre de la ville pour me mêler aux globules de ses canaux sanguins. Mais je n'étais pas au bout de mes surprises. À mesure que je dévale l'escalier, je sens et j'entends à ses cris qu'une foule importante est à mes basques. Les palets sont venus frôler l'entrée du métro, la fameuse bulle de Saint-Lazare. Atteignant la première plate-forme, je franchis l'une des portes vitrées et me dirige rapidement vers ma ligne, sans me retourner. Mais le vent a décidé d'être taquin, ou peut-être qu'un palet a dégringolé l'escalier. Le fait est que c'est désormais toute la station souterraine qui est la proie du gaz, et le couloir très étroit dans lequel je viens à peine de m'engager se gonfle alors d'une meute affolée de parisiens standards, petits attaché-cases, poussettes, subissant leur première lacrymogénisation dans un mouvement de foule en milieu confiné, bien plus anxiogène qu'un acte III en plein air entre partenaires consentants. Emporté par le flot sans jamais pouvoir résister, je m'extrais en bout de boyau du côté qui m'arrange et parviens enfin à rejoindre mon RER.

L'ambiance y est semblable à elle-même. Nous sommes à Paris, finalement la ville la moins concernée de France par le mouvement des Gilets jaunes. Son statut de capitale et ses lieux de pouvoirs en font la scène la plus propice aux plus beaux épisodes du mouvement, les plus symboliques, mais sa population reste en moyenne hostile, au mieux indifférente. J'y avais consacré un chapitre entier dans mon bouquin, et les analyses d'Anne Clerval ou de Christophe Guilluy se sont évidemment rapidement vérifiées : bien peu de ces « supériorisés » et de ces « ânes diplômés », pour reprendre les catégories d'Emmanuel Todd et de Christopher Lasch, étaient avec nous aujourd'hui. Les gagnants de la mondialisation, s'ils peuvent parfois déclarer leur amour théorique du peuple, ont tout fait pour éloigner d'eux le prolétariat et les petites classes moyennes françaises. Pas dans mon centre-ville ! Ni même dans mes banlieues nouvellement gentrifiées. Je suis pour ma part bien placé pour le savoir, puisque je suis aux premières loges, dans un quartier où l'afflux de « bobos » a fait doubler le prix moyen du mètre carré en quelques années. C'est avec eux que j'ai suffoqué dans la gare.

Mais ma ligne va loin en banlieue, et c'est le sous-prolétariat, le plus souvent immigré, qui remplit mon RER après être allé pendant toute la journée faire le ménage dans les entreprises, occuper les cuisines des restaurants ou les laveries des hôtels. Faute de prolétariat sur place, ce sont eux qui font désormais office de peuple pour ces favorisés qui se sentent mieux dans n'importe quelle autre métropole mondiale où ils retrouvent toujours leurs repères que dans la campagne française. Ce peuple-ci est plus pratique, d'ailleurs la limite avec l'esclavage est ténue, puisqu'ils n'ont pas tous la langue ni les papiers pour se plaindre de quoi que ce soit, encore moins la capacité de réclamer un salaire décent. Ces deux populations sont finalement complémentaires, même si l'une d'elle seulement tire tous les marrons du feu. La première est globalement hostile aux Gilets jaunes, la seconde n'a pas le temps, l'énergie, les codes culturels ou tout simplement le sentiment d'appartenance citoyenne pour se sentir concernée, sauf exceptions bien sûr dans les deux cas. Paris a été neutralisée par la transformation de sa population même. Il est loin le temps des faubourgs intenable, de ces collines explosives d'où déferlait une population enragée, de toute cette micro-industrie répartie un peu partout dans les quartiers dits « populaires ».

Malgré tout, les avenues parisiennes que nous visions étaient tout de même pleines en ce 8 décembre, et je le prends comme une bonne nouvelle. Si essoufflement il y a par rapport au côté

« Las Vegas » de l'acte III, il n'est que relatif. Mais la question de la quantité n'épuise pas celle de la qualité, et une montée en gamme doctrinale est à l'œuvre. Les revendications s'affinent, parmi lesquelles le RIC commence à s'afficher sur un nombre grandissant de gilets et de panneaux. Depuis l'acte III, le Frexit l'a rejoint, à plus petite échelle. Il n'est pas anodin que les Français prennent à nouveau exemple sur les Anglais dans le cadre d'un mouvement populaire.

En revanche, je ne le sais pas encore à l'heure où je rejoins ma famille, mais cette journée marque un moment important dans l'histoire du RIC, et c'est encore Daniel qui est à la manœuvre (cf. chapitre 2). En invitant Étienne Chouard et Maxime Nicolle à venir débattre en « live » du fameux référendum d'initiative citoyenne dans sa ville de Saint-Clair-du-Rhône, il réalisera ce jour avec le blogueur Demos Kratos une vidéo vue par des dizaines de milliers de personnes, qui propulsera définitivement le RIC en tête des revendications du mouvement. Quelques semaines plus tard, son équipe de Saint-Clair organisera le tout premier référendum d'initiative citoyenne de France. Un RIC sauvage, évidemment, puisque la constitution française ne mentionne rien de tel pour le moment, ce qui n'empêchera pas cette petite commune d'Isère d'être intronisée « capitale du RIC » par le journal Libération.

Maxime Nicolle, puisqu'on parle de lui, est rapidement devenu ce qu'on appelle une « figure » du mouvement des Gilets jaunes. Ce chauffeur de 31 ans, résidant en Bretagne, s'est fait connaître avec ses vidéos « live », et son groupe Facebook est l'un des plus fournis, qui abreuve ses très nombreux abonnés d'informations relatives aux manifestations et aux actions sur tout le territoire. Il partage ce statut de « figure » avec Jérôme Rodrigues, ancien vendeur en chef d'un grand magasin de jouet en reconversion dans la plomberie, qui filme toutes les manifestations en direct et les commente avec la gouaille qui fera sa marque de fabrique. Le tableau est évidemment complété par les « historiques » d'un mouvement issu de la rencontre de la pétitionnaire Priscillia Ludosky avec le groupe d'Éric Drouet, sans oublier Jacline Mouraud et sa fameuse vidéo. On commence à revoir régulièrement des profils qui ont fait bonne impression et que les médias considèrent comme des « bons clients », qu'il s'agisse d'Ingrid Levavasseur, Haik Shahinyan ou d'autres encore. Les visages dans lesquels s'incarne le mouvement sont désormais bien installés dans l'opinion. Ils occupent les plateaux avec verve et détermination, et mettent certains professionnels de la parole en PLS, selon l'expression consacrée.

Mais le mouvement reste avant tout protéiforme, nébuleux, craignant par-dessus tout d'être récupéré par un parti. Pour le moment, il est insaisissable, fruit de la juxtaposition bienveillante de groupes divers et variés qui s'agglomèrent par affinités et acceptent de se retrouver sous le même uniforme, sans jamais demander aux voisins qui a voté quoi aux dernières élections. Jean-Luc Mélenchon avait déjà tenté de simuler un mouvement social « de la base » pour générer un parti « gazeux » à cimenter autour de sa personne. Avec les Gilets jaunes, en revanche, nous sommes en présence d'une véritable nébuleuse, pas d'un simulacre, ce qui rend la manœuvre d'appropriation compliquée. Pour le moment ! Tous les atomes de ce mouvement, avec lucidité, entendent donc rester insaisissables, vibronnant, et ce le plus longtemps possible. « Ni parti, ni leaders » sera l'unique consigne organisationnelle pendant de très longs mois, nous aurons souvent l'occasion d'y revenir, notamment avec la campagne des élections européennes qui s'annonce.

Au final, cet acte IV a confirmé le précédent. C'est toujours beaucoup et en même temps pas assez. Une belle mobilisation, de l'énergie à revendre, envers et contre tout, dans une guerre d'usure à qui lâchera le morceau en premier, mais toujours loin des lieux de pouvoir, dans un face à face stérile avec les forces de l'ordre. Des forces qui ne lâchent rien, elles ont même été remobilisées, leur doctrine d'emploi a évolué, et le bilan est lourd : avec 264 blessés contre 200 le samedi précédent, ce 8 décembre est la journée la plus violente depuis le début du mouvement. Parmi eux, à Paris, douze ont été touchés à la tête, principalement par des tirs de LBD, dont les quatre éborgnés définitifs que le pouvoir assume tout à fait. Il apparaît clairement que sa stratégie se résume désormais à faire peur à la population, effrayer tout simplement quiconque voudrait venir manifester, en un mot terroriser. Ceux qui s'y aventurent quand même prendront le risque d'être estropiés, ou bien raflés par paquets dans des paniers à salades et parqués entre quatre murs pendant toute la journée, avant même d'arriver sur place.

Quant aux estimations officielles du nombre de manifestants dans toute la France, elles sont chaque samedi plus ridicules, surtout si on les compare aux données, vérifiables, de la police. Aujourd'hui, par exemple, il y avait 120 000 policiers mobilisés face à... 135 000 manifestants, dont 10 000 à Paris. Je m'étrangle en voyant ce chiffre apparaître sur mon écran de télé. Il y eut en tout un millier d'interpellations dans la capitale. Un manifestant sur dix aurait donc été interpellé. Qui croit encore à ces salades ? Vers 23h30, Christophe Castaner, expert en esbrouffe grâce à son double cursus « mafia et Parti socialiste », apparaît sur les Champs-Élysées qui ont été « repris » quelques heures plus tôt. Défilant devant une brigade Potemkine dûment triée sur le volet, il enfile les perles et les éléments de langage avec son petit ton doucereux. « Il y a eu beaucoup moins de blessés aujourd'hui, beaucoup moins de violence » affirme-t-il, en mentant éhontément. Mais c'est hélas ce que la plupart des médias retiendront.

Nous apprendrons pourtant quelques jours plus tard que Macron et son entourage avaient prévu des mesures drastiques en cas de débordement, que malgré le confinement absolu du quartier présidentiel, un hélicoptère a été tenu en alerte, moteur allumé, pendant tout l'après-midi, prêt à exfiltrer le premier personnage de l'État en cas de nécessité impérieuse. C'est étrange, car pour que les Gilets jaunes accèdent au palais présidentiel, il aurait fallu un paquet de défections des forces de l'ordre. Si j'en crois ce que certaines personnes bien informées m'ont raconté, Emmanuel Macron, dans les jours qui précèdent l'acte IV, aurait demandé à son chef d'état-major si l'armée était prête à le défendre jusqu'au bout contre nous. La réponse gênée de François Lecointre aurait alors décidé le jeune président à ne négliger aucune possibilité.

Ce qui sera rapidement certain et documenté en revanche, c'est que l'Élysée fut un bunker dans le bunker ce samedi, les collaborateurs du Président devant passer des contrôles de sécurité pour pouvoir accéder à sa personne. Ils avaient d'ailleurs tous été incités à nettoyer de leurs bureaux les dossiers confidentiels qui auraient pu disparaître à l'occasion d'une intrusion. Une intrusion potentiellement menée... par les égouts (sic), selon une hypothèse prise très au sérieux par le service de sécurité de l'Élysée qui avait repéré que des plans des égouts de Paris commençaient à circuler sur les réseaux sociaux. C'est vrai, j'en ai vu passer moi-même, mais jamais les Gilets jaunes ne seraient descendus en masse dans les égouts, il était totalement absurde d'envisager cette possibilité. Cela nous donne toutefois une indication sur le degré de paranoïa de cette petite caste, en même temps que la frousse bien réelle que nous lui avons offerte. Comme aime

à le répéter l'un de mes amis qui les connaît bien : « vous leur avez vraiment fait peur, ils ne vous le pardonneront jamais ».

En trois semaines et quatre actes, Macron avait perdu toute sa superbe. En tout cas le peu qui lui restait après l'affaire Benalla et la démission de plusieurs de ses ministres. La plupart de ses conseillers songent d'ailleurs à quitter le navire, on s'en apercevra dès le début de l'année prochaine. Mais l'heure est à la réaction. Le Président ne s'est pour l'instant jamais exprimé directement pour répondre à ce mouvement social, ce *primus inter pares* qui a les yeux du monde entier rivé sur lui depuis une vingtaine de jours. Le gilet jaune commence à être porté dans de nombreuses manifestations en Europe ou ailleurs autour du monde, et notre chef à nous continuerait de faire comme si de rien n'était ? Nous y sommes presque, il doit parler lundi. D'après nos chers médias, Noël devrait arriver en avance cette année. Un peu de pommade pour passer les fêtes ? Quel niveau d'arrogance adoptera-t-il, sur une échelle de 1 à 10 ? Encore deux jours et nous serons fixés.

La suite au prochain chapitre.

Fabrice Grimal